

Le pictogramme  indique la contribution philosophique et le pictogramme  indique la contribution biblique.

Introduction :

Aujourd'hui nous allons parler de la consolation. De cette consolation, nous allons essayer de trouver une définition, essayer de savoir ce qu'elle est ; ce qui n'est pas d'une très grande difficulté tant qu'on en reste à une définition nominale.

La difficulté vient plutôt de savoir de quels maux il convient de consoler, s'il est des maux qui sont inconsolables, qui - dans certaines circonstances - est le plus habilité à consoler ou le plus compétent pour consoler, qui consoler (car si tout individu souffrant est un candidat à la consolation, tous les individus ne cherchent pas à être consolés, et s'il est une demande de ce genre, elle n'est pas satisfaite par les uns et par les autres de la même façon), comment consoler. S'il semble bien qu'il y ait un devoir de consoler, y a-t-il un art de consoler ? Et s'il y a un art de consoler, quelles en sont les règles, comment s'exerce-t-il ? En effet, s'il y a un art de consoler, c'est qu'il y a aussi de mauvaises façons de le faire. Nous pensons même qu'il existe des façons dangereuses de consoler, qui font beaucoup plus de mal que de bien à celui que l'on cherche à consoler. Peut-être est-il difficile d'être délicat dans la consolation et d'éviter les maladresses.

C'est le point où nous rencontrons une des raisons pour lesquelles nous sommes ici, à la jonction de la théologie et de la philosophie ; nous avons parlé d'*art* : qu'est-ce qui, de la religion ou de la philosophie, est la mieux susceptible de consoler ? Et pourquoi ? On dira : pourquoi pas les deux à la fois, simultanément ou alternativement ? Cette liaison est peut-être une bonne solution, comme nous allons peut-être le voir. Mais il faut comprendre d'emblée où est la difficulté : si, dans certains cas, on veut compter sur la philosophie pour consoler ou pour être consolé, il faut prendre conscience que la philosophie n'a pas directement pour but de consoler ; sinon quand elle se fait sagesse, mais est-ce qu'une sagesse est encore une philosophie ? Une des preuves immédiates de la désaffection de la philosophie à l'égard de la consolation, c'est que les encyclopédies et les dictionnaires de philosophie qui ont cours à notre époque, à l'époque contemporaine, ne lui consacrent pas souvent une rubrique. Quant à la théologie ou à la religion, nous avons été très surpris de voir que les dictionnaires d'éthique ou de morale religieuses ne font pas grand cas non plus de la notion de consolation et que la consolation est parfois traitée avec un certain dédain par les religieux et les théologiens eux-mêmes : sans doute craignent-ils l'athéisme qui, dans les deux siècles derniers, ont souvent raillé cette fonction de consolation religieuse qui aurait organisé une fuite hors du présent pour le dévaluer, que ce soit en se tournant vers le passé ou vers l'avenir ; il a si bien réussi son dénigrement que la consolation est devenue, pour les religions, un point dangereux dont les théologiens se méfient eux-mêmes et ils l'abandonnent volontiers à un sentimentalisme ou à une sensiblerie rejetés comme n'étant pas constitutifs de la foi.

De manière générale, si l'on met à part l'Antiquité qui a beaucoup pratiqué la consolation et réfléchi sur elle (Antiphon, Démocrite, Sénèque, les Stoïciens, les Épicuriens) , il n'y a pas une littérature abondante qui traite de manière très ciblée de la consolation ; il y a peu d'empressement des auteurs à en traiter et à en débattre. Quelques livres sont importants - nous en citerons quelques-uns -, mais la thématique de la consolation fait rarement l'objet de chapitres spécifiques tant en théologie qu'en philosophie. Bien sûr, il y a le livre de Boèce (480?-524), qui a pour titre *De consolazione philosophiae*, traduit dans le livre de poche par *Consolation de la philosophie* (et qu'on aurait peut-être mieux fait de traduire, pour être moins équivoque : *Consolation par la philosophie*), mais il réserve beaucoup de surprises à la lecture. Au moins deux. La première étant que, si la consolation est mise en scène dans cet ouvrage, elle est plus effectuée qu'elle n'est prise pour objet d'études : on la

fait, mais on raterait son affaire si l'on disait trop ouvertement qu'on la pratique ; on la « performe », mais on n'est pas dans le cadre d'un dialogue platonicien qui prendrait la vertu, le courage, la piété, pour objet. Il nous faut réunir par nous-mêmes un savoir assez dispersé, qui donne lieu à de brillantes analyses, certes, mais ponctuelles. La *seconde* surprise est que ce philosophe chrétien donne le dernier mot pour consoler non pas à la religion, mais bel et bien à la philosophie. Ce qui lui a valu une relative mise à l'écart des milieux chrétiens, mais ce qui suscite aussi quelque méfiance de la part des philosophes quand ils acceptent difficilement - ce qui est souvent le cas aujourd'hui - que la philosophie soit une sagesse.



Partons de l'effort de définition nominale - ce qui est le plus facile.

On trouve un bel effort dans l'*Encyclopédie*. de Diderot et d'Alembert.

« Consolation : est un discours par lequel on se propose de modérer la douleur ou le peine des autres »

Elle n'est pas seulement une compensation d'un déplaisir ou d'une souffrance par un plaisir, en une sorte d'équilibre dynamique dans un jeu de forces. Un soin, par exemple, n'est pas directement et exclusivement une consolation, même s'il peut comporter quelque consolation.

Il faut, pour qu'il y ait consolation, qu'il y ait compensation par des moyens symboliques, et tout particulièrement par le langage ; mais ce peut être aussi par des moyens picturaux, par la musique, par des gestes. Pratiquer une anesthésie, administrer un calmant ou un analgésique n'est pas consoler, sauf si on accompagne ces actes de paroles, de caresses. La consolation n'attaque pas directement le mal dans sa réalité de souffrance ; elle l'attaque par une mise en symboles spécifique.

Est-ce à dire qu'on ne peut consoler un animal ? On le soulage. On peut le consoler dans la mesure où il peut comprendre qu'il n'est pas seul devant son mal, qu'on peut prendre une partie de son mal en charge. Il peut comprendre qu'on lui fait du bien. La consolation est peut-être même un des biais par lesquels l'animal domestique - en particulier - se pose, face à ceux qui le soignent, sinon en locuteur ou semi-locuteur, du moins en partenaire du langage.

On ne peut pas soulager par la consolation autrement qu'en symbolisant le mal, en l'introduisant dans une sorte de philosophie, de conception du monde, dont on cherche à convaincre, qu'il en prenne conscience ou non, celui que l'on soulage. Quelle est la forme que peut prendre cette symbolisation de la souffrance par la consolation ? Il semble que l'une des formes privilégiées de la consolation soit la balance, la contrepesée, le contrepoids. Mais à condition que ce contrepoids ne soit pas un contrepoids réel ; à condition que cette pesée soit une pesée utilitariste qui ne fonctionne pas sans une théorie des fictions. Quand je parle de pesée utilitariste, je ne parle pas seulement de cette doctrine qui verra officiellement le jour à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe ; je parle aussi du travail de Maître Eckhart qui a développé une pensée singulière de la consolation.



Ce qui est frappant dans le texte de Maître Eckhart sur la consolation, c'est qu'il s'agit d'un bout à l'autre de faire des balances, d'équilibrer des plateaux.

Parmi la trentaine de considérations que Maître Eckhart (1260 ? - 1327 ?) met en oeuvre, dans *La divine consolation*, écrite en moyen-haut allemand, pour consoler l'être humain doué de raison, on trouve celle-ci qui est la première de toutes :

« *En premier lieu, aucun malheur n'est sans bonheur, aucune perte n'est que pure perte. C'est pourquoi Saint Paul dit que la fidélité et la bonté divine ne tolèrent pas qu'une épreuve et une affliction, quelles qu'elles soient, deviennent insupportables. Dieu produit et donne toujours quelque consolation qui nous permette de nous tirer d'affaire. Les saints et les maîtres païens disent aussi que Dieu et la nature ne permettent pas qu'un mal et une souffrance puissent être absolus.*

Suppose, par exemple, que, possédant cent marcs, un homme en perde quarante et en garde soixante. S'il pense constamment aux quarante qu'il a perdus, il reste inconsolé et chagriné. Comment pourrait être consolé et sans regrets celui qui se tourne vers la perte et la souffrance, qui imprime en soi l'image de sa perte et constitue dans cette perte l'image de soi, la regarde et la considère sans cesse, s'adresse à elle, s'entretient avec sa perte, et sa perte, à son tour, s'entretient avec lui, et tous deux se regardent face à face ? Mais si, au lieu de cela, il se tournait vers les soixante marcs qu'il a encore et se détournait des quarante qui sont perdus, s'il constituait une image de soi en vertu des soixante qu'il a encore, les regardait face à face et s'entretenait avec eux, il serait sûrement consolé. Seul ce qui est, et le fait que ce soit bon, est en mesure de consoler. Mais ce qui n'est pas, et le fait que ce ne soit pas bon, ce qui n'est pas à moi et que j'ai perdu, cela doit nécessairement apporter l'inverse de la consolation, la souffrance et la désolation. C'est pourquoi Salomon dit : « Aux jours de souffrance, n'oublie pas les jours heureux ». Voilà qui est bien dit : lorsque tu es dans la souffrance et la désolation, souviens-toi du bien et de la joie que tu as encore et que tu gardes. Et l'homme aussi se consolera en considérant que des milliers de gens penseraient qu'ils sont de grands seigneurs et de grandes dames, ils se tiendraient pour très riches et auraient le coeur joyeux s'ils avaient les soixante marcs que tu possèdes encore.

Voici encore une autre considération apte à consoler l'être humain. S'il est malade et que son corps le fait beaucoup souffrir, mais qu'il possède une maison et tout ce dont il a besoin : nourriture et boisson, conseil des médecins, service de ses domestiques, compassion et assistance de ses amis. Que doit-il faire ? Doit-il se considérer comme font les pauvres gens qui subissent la même chose, ou des maladies et des misères plus grandes encore, sans avoir personne pour leur donner même de l'eau fraîche ? C'est dans la pluie, la neige et le froid, qu'il leur faut quérir leur pain sec de maison en maison. C'est pourquoi, si tu veux être consolé, oublie ceux qui vont mieux que toi et souviens-toi toujours de tous ceux qui sont dans une plus grande détresse ». (...).

Je dis plus encore : toute souffrance vient de l'amour et du fait qu'on s'attache aux choses éphémères. Si donc je souffre au sujet des choses éphémères, c'est que mon coeur aime et chérit encore les choses éphémères, que je ne suis pas encore attaché à Dieu de tout mon coeur et n'aime pas encore ce que Dieu veut que j'aie en même temps que lui.

Eckhart, Joannes, La divine consolation, Rivages Poche / Petite Bibliothèque, Paris, 2003, p. 40-42.

Trois remarques.

La première est que les pesées d'ordre moral ne datent pas des XVIIe et XVIIIe siècles ou de quelque dévoiement utilitariste ; qu'on les a commencées bien avant.

La seconde est que le nerf de la consolation est de nature stoïcienne : les biens dont nous sommes en apparence dépossédés ne nous appartenaient pas, même si nous l'avons cru sottement et imprudemment. Nous n'en étions que les dépositaires qui n'ont pas à se plaindre quand on les en dépossède. On trouve la même idée chez Boèce : on ne se console jamais que des maux qui nous viennent de la malchance, de l'infortune. L'art de vivre est de dépendre le moins possible des jeux de la fortune. Qui choisit de dépendre de la fortune choisit en même temps de dépendre de l'infortune ; et il n'a pas à se plaindre. S'il se plaint qu'il était heureux et qu'il ne l'est plus, il faut le convaincre par la philosophie qu'il a seulement profité du bonheur qu'on lui a retiré et qu'il plaçait son bonheur là où il était dangereusement volatile. Ainsi, ce qui est à faire, c'est un travail sur l'événement : ce que tu prends pour un revirement de la fortune n'est pas réel : il est imaginaire. Tout se passe comme si, à l'occasion de ce qui te fait déplaisir, il y avait un reclassement des événements selon qu'ils sont réels, imaginaires, symboliques.

La *troisième* est qu'il nous est possible d'orienter notre pensée comme nous le voulons ; il est à notre portée de nous libérer de ce qui nous rend passif, livré aux passions. Descartes sera sur la même ligne : on peut vaincre ses passions en orientant la pensée vers notre plus grand bonheur. Même quand les circonstances nous paraissent défavorables, il est toujours possible de changer sur elles la perspective, le point de vue. La consolation est une volonté et une disposition d'esprit : il faut vouloir être heureux. Se contenter de ce que l'on a : c'est le secret de la sagesse. Ne pas fantasmer un néant qui nous est une perte. Et pour cela, il n'est pas besoin des chrétiens pour le savoir : même les païens, même les Stoïciens, le savaient. Ainsi, quand « Sénèque, un maître païen, demande : « Quelle est la meilleure consolation dans la souffrance et la tribulation ? », il répond : « C'est que l'être humain accepte toutes choses, comme s'il les avait désirées et sollicitées ». Car tu aurais souhaité ce qui arrive, si seulement tu savais que toutes choses arrivent par la volonté, avec la volonté et dans la volonté de Dieu » (*La divine consolation*, p. 45).

Encore un point que l'on trouve aussi chez Descartes et nous nous en tiendrons là pour ce qui est de Maître Eckhart : « Il ne faut pas regretter le chemin qu'on a choisi », comme si l'on pouvait avoir une autre vie que la sienne ; c'est exactement demander que les choses ne soient pas ce qu'elles sont.



Que toutes les consolations relèvent d'une construction de balances, cela nous semble assez assuré ; on pourrait parler de « caldérisation » de la consolation, en jouant sur le nom de ce sculpteur qui construisait des équilibres de balances. Il s'agit de transformer en balance(s) le poids de misère d'un événement. L'idée de consolation est toujours la même et nous ne nous livrons qu'à des variations sur elle : tout ce qui blesse un désir peut à nouveau devenir l'objet d'un autre désir ; plus profond, peut-être plus solide, même s'il paraît plus lointain et plus symbolique. C'est quand on y pense la façon dont agit la tragédie, laquelle devrait nous rendre désespérés par le spectacle qu'elle nous livre et qui, paradoxalement, parce qu'elle passe par un beau langage, sublime le désespoir qu'elle enferme et rend plus vif le plaisir de sa beauté. Malherbe n'a-t-il pas écrit des stances de consolation à son ami pour supporter un deuil cruel ?

L'*Encyclopédie* n'omettra pas de le noter à l'article « consolation que nous avons commencé de citer :

« Malherbe a adressé à son ami Duperrier une très belle ode pour le consoler de la mort de sa fille, qui commence ainsi :

Ta douleur, Duperrier, sera donc éternelle, etc.

C'est là qu'on trouve ces stances si nobles, où le poète, personnifiant la mort, la présente comme un tyran qui n'épargne personne, et des coups duquel on doit d'autant plus se consoler, qu'ils sont inévitables dans toutes les conditions.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareille, etc. »

La question de la consolation revient à apprendre à désirer son désir. Non pas succomber à son désir ou à sa peine, mais désirer ce désir, désirer cette peine ; la faire entrer comme élément dans un système de pesée symbolique.

Consoler, c'est élever le désir de l'autre en désir de désir. Faire entrer le désir qui a été meurtri, qui a échoué, etc. en objet parmi d'autres d'un autre désir. Non pas nier les passions de l'autre, les lui casser, ou les dévaluer directement ; mais plutôt les faire entrer dans un autre système qui les lui fait valoir autrement. Descartes parlait de ce pouvoir que même un individu ordinaire avait à l'égard de ses passions ; une sorte d'héroïsme ordinaire suffit pour venir à bout de la plupart de nos passions. D'ailleurs, la plupart du temps, le temps s'en charge.

Toute balance peut être « caldérisée », changée en une autre balance, plus générale, dont la balance qui nous désavantage peut n'être qu'un élément d'un arbre de balances. L'efficacité de la psychanalyse n'est pas sans recourir à une sorte d'utilitarisme du contre-transfert

Bonheur et malheur : la consolation par contraste

Dans la Bible, nous avons un exemple très parlant de cette balance entre les maux et les consolations. C'est d'ailleurs un texte que la tradition chrétienne retient pour consoler lors des cultes d'action de grâce au moment des deuils. Pourtant, cet effet d'équilibre pose le problème de savoir, quand et comment ceux qui souffrent pourront être consolés. Faut-il imaginer un « arrière monde dans lequel tout serait heureux ? Cet « arrière-monde » est-il la récompense des maux de ceux qui se battent ici bas pour la justice ou la paix ? Cette idée de deux mondes, l'un où la justice existerait, l'autre, où il serait impossible de la voir advenir, a quelque chose de scandaleux. Est-ce une réelle consolation que de dire à ceux que l'on persécute qu'ils obtiendront la paix et la justice dans les cieux ?

Sans doute la notion de cieux est à revisiter aujourd'hui, comme celle du royaume des cieux qui n'est pas à comprendre dans un après la vie ni dans un lieu déterminé par rapport au notre, mais plutôt comme une conscience de ce qui est juste et qui reste toujours devant nous comme une promesse d'accomplissement. Une espérance qui permettrait de régler son action avec audace et sans découragement.

3 Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux

4 Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !

5 Heureux ceux qui sont doux, car ils hériteront la terre !

6 Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés !

7 Heureux ceux qui sont compatissants, car ils obtiendront compassion !

8 Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu !

9 Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu !

10 Heureux ceux qui sont persécutés à cause de la justice, car le royaume des cieux est à eux !

11 Heureux êtes-vous lorsqu'on vous insulte, qu'on vous persécute et qu'on répand faussement sur vous toutes sortes de méchancetés, à cause de moi.

12 Réjouissez-vous et soyez transportés d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux ; car c'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui vous ont précédés.

Matthieu 5, 1-12

La parole comme consolation :

Dans la langue hébraïque, la racine נחם (Naham) recouvre plusieurs significations selon le mode auquel elle est conjuguée. Du renoncement, jusqu'à la vengeance, en passant par le repentir, la consolation évoque le passage d'un état d'esprit à un autre, un chemin qui évoque une idée de retour, de rétablissement. Ceci sous-entend une situation initialement bonne qu'il faudrait retrouver. Dans le cas de la vengeance, il s'agit d'une balance entre un mal et la vengeance qui lui est commensurable. La consolation, en hébreu, apparaît comme une notion dynamique, qui évoque l'échange et le changement. Cette dynamique de changement passe par la parole, le discours, qui, à lui seul est capable de transformer le malheureux en homme heureux, l'iniquité en justice, le désastre en rétablissement.

Dans la Bible, la Parole est donc, non seulement créatrice, mais aussi consolatrice.

Chez le prophète Esaïe, on peut lire des injonctions de Dieu à parler pour consoler son peuple.

Certains personnages bibliques portent d'ailleurs le nom de *consolateur* : ainsi, le livre du prophète Néhémie est le livre du retour des exilés et du rétablissement d'Israël.

Chez le prophète Esaïe, la consolation s'adresse au peuple tout entier et passe par une proclamation :

1 Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu.

2 Parlez au cœur de Jérusalem, criez-lui que son combat est terminé, qu'elle s'est acquittée de sa faute, qu'elle a déjà reçu du SEIGNEUR le double de ce qu'elle méritait pour tous ses péchés.

3 Quelqu'un crie : dans le désert, frayez le chemin du SEIGNEUR ! Aplanissez une route pour notre Dieu dans la plaine aride !

4 Que toute vallée soit élevée, que toute montagne et toute colline soient abaissées ! Que les reliefs se changent en terrain plat et les escarpements en vallons.

5 Alors la gloire du SEIGNEUR se dévoilera, et tous la verront ensemble— c'est la bouche du SEIGNEUR qui parle.

6 Quelqu'un dit : Crie ! On répond : Que crierai-je ? — Toute chair est de l'herbe, tout son éclat est comme la fleur des champs.

7 L'herbe se dessèche, la fleur se fane quand le souffle du SEIGNEUR passe dessus. Vraiment, le peuple est de l'herbe :

8 l'herbe se dessèche, la fleur se fane ; mais la parole de notre Dieu subsistera toujours.

9 Monte sur une haute montagne, Sion, toi qui portes la bonne nouvelle ; élève ta voix avec force, Jérusalem, toi qui portes la bonne nouvelle ; élève ta voix, n'aie pas peur, dis aux villes de Juda : Votre Dieu est là !

10 Le Seigneur DIEU vient avec force, son bras lui assure la domination ; il a avec lui son salaire, sa rétribution le précède.

11 Comme un berger, il fera pâître son troupeau ; de son bras, il rassemblera des agneaux et les portera sur son sein ; il conduira les brebis qui allaitent.

Esaïe 40, 1-11

📖 **Il semble bien que la proclamation soit en elle-même une consolation.** Annoncer Dieu, c'est annoncer une bonne nouvelle. À ce titre, l'Évangile, ou *bonne nouvelle* (εὐαγγέλιος) en grec, est une consolation puisqu'il annonce le salut de Dieu à ceux qui en ont besoin.

Dans l'étymologie du terme *consoler*, on trouve aussi la notion d'encouragement, d'exhortation, ce qui correspond à une forme particulière de prédication.

Dans la langue grecque, le terme de παρακλησις (paraclesis) peut se traduire par exhortation, avertissement, réconfort et consolation il s'agit ici de formes particulières du discours.

Paul, bien sûr, emploie cette forme de prédication avec les communautés auxquelles il s'adresse.

Par exemple dans la seconde lettre aux Corinthiens :

3 Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation ; 4 il nous console dans toutes nos détresses, pour nous rendre capables de consoler tous ceux qui sont en détresse, par la consolation que nous-mêmes recevons de Dieu. 5 De même, en effet, que les souffrances du Christ abondent pour nous, de même, par le Christ, abonde aussi notre consolation. 6 Sommes-nous en difficulté ? C'est pour votre consolation et votre salut. Sommes-nous consolés ? C'est pour votre consolation qui vous fait supporter les mêmes souffrances que nous endurons nous aussi. 7 Et notre espérance à votre égard est ferme ; nous savons que, partageant nos souffrances, vous partagez aussi notre consolation. 8 Car nous ne voulons pas, frères, vous le laisser ignorer : le péril que nous avons couru en Asie nous a accablés à l'extrême, au-delà de nos forces, au point que nous désespérions même de la vie. 9 Oui, nous avons reçu en nous-mêmes notre arrêt de mort. Ainsi notre confiance ne pouvait plus se fonder sur nous-mêmes, mais sur Dieu qui ressuscite les morts. 10 C'est lui qui nous a arrachés à une telle mort et nous en

arrachera ; en lui nous avons mis notre espérance : il nous en arrachera encore. 11 Vous y coopérez vous aussi par votre prière pour nous ; ainsi cette grâce, que nous aurons obtenue par l'intercession d'un grand nombre de personnes, deviendra pour beaucoup action de grâce en notre faveur.

II Corinthiens 1, 3-8

 **Paul parle évidemment aussi de la prière comme action consolatrice.** Le terme de παρακλησις (paraclesis) se traduit aussi par prière. Le langage exprimant la plainte et mettant en vis à vis le malheur et le salut de Dieu permet d'obtenir une consolation. C'est la mise à distance de son propre malheur dans l'exercice de langage qui semble parfois consoler celui qui parle. C'est ce que de nombreux Psaumes expriment par leur forme même. Le Psalmiste, passant de la plainte à la contemplation des oeuvres de Dieu, aboutit souvent à un état de consolation qui lui fait louer Dieu. Le Psaume 32 ne contient pas à proprement parler la plainte, la contemplation et le rétablissement, mais il exprime l'utilité de l'extériorisation de ce qui rend malheureux pour trouver la consolation. Exprimer l'écart qui sépare l'homme de Dieu, a pour effet de faire comprendre la puissance consolatrice de Dieu.

Psaume 32

1 De David. Poème.

Heureux celui dont la transgression est pardonnée, dont le péché est couvert !

2 Heureux l'homme à qui le SEIGNEUR ne tient pas compte de la faute, et dans l'esprit duquel il n'y a pas de tromperie !

3 Tant que je gardais le silence, mes os se consumaient, je gémissais sans cesse ;

4 car jour et nuit ta main pesait sur moi, ma vigueur s'était changée en sécheresse d'été.

5 Je te fais connaître mon péché : je n'ai pas couvert ma faute ; j'ai dit : Je reconnaitrai mes transgressions devant le SEIGNEUR ! Et toi, tu as pardonné ma faute, mon péché.

6 Qu'ainsi tout fidèle te prie au temps convenable ! Quand de grandes eaux inonderaient tout, elles ne l'atteindraient pas.

7 Tu es pour moi une cachette, tu me preserves de la détresse ; tu m'entoures de cris de délivrance.

8 Je t'instruirai, je te montrerai la voie que tu dois suivre ; je te conseillerai, j'aurai le regard sur toi. 9 Ne soyez pas comme un cheval ou un mulet sans intelligence ; on les bride avec un mors et un frein, dont on les pare, afin qu'ils ne s'approchent pas de toi.

10 Il y a beaucoup de douleurs pour le méchant ; celui qui met sa confiance dans le SEIGNEUR, sa fidélité l'entoure. 11 Justes, réjouissez-vous dans le SEIGNEUR, soyez dans l'allégresse ! Poussez des cris de joie, vous tous qui avez le cœur droit .

 **Mais dire que le langage a une puissance consolatrice ne suffit pas à répondre à la question : comment consoler ?**

Dans la Bible, l'exemple de consolation ratée le plus marquant est celui des amis de Job qui tentent de consoler Job en cherchant des raisons qui ne sont jamais satisfaisantes ou qui culpabilisent Job. Tous les amis n'ont pas le même point de vue, mais tous échouent à consoler Job. Écoutons comment Bildad s'y prend pour consoler Job :

1 Bildab le Shouhite répondit :

2 C'est à lui qu'appartiennent la domination et la frayeur ; il fait la paix dans ses hauteurs.

3 Y a-t-il une limite au nombre de ses troupes ? Sur qui sa lumière ne se lève-t-elle pas ?

4 Comment un homme serait-il juste devant Dieu ? Comment celui qui est né de la femme serait-il pur ?

5 La lune elle-même n'est pas brillante, les étoiles ne sont pas pures à ses yeux ;

6 combien moins l'homme, qui n'est qu'un ver, l'être humain, qui n'est qu'un vermisseau !

1 Job répondit :

2 Comme tu sais bien venir au secours de celui qui n'a pas de force ! Comme tu sais bien sauver le bras qui n'a pas de puissance !

3 Comme tu sais bien conseiller celui qui n'a pas de sagesse ! Quelle puissance de raisonnement tu fais connaître !

4 À qui s'adressent tes propos ? Qui est-ce qui t'inspire ?

Job 25 : 1-6 et 26: 1-4

D'après Bildab, Dieu est tellement grand et tout puissant, qu'aucun homme ne peut prétendre à être juste à ses yeux. Pour Job, il est donc impossible de sortir de sa misère ou même de la comprendre. L'ironie de la réponse de Job montre combien il est difficile de consoler avec des arguments justes et adaptés. La question de Job : « qui est-ce qui t'inspire ? » est très subtile. En effet, Job semble indiquer que Bildab prétend connaître un Dieu infiniment grand et devant lequel l'homme est méprisable, mais lui, serait le seul à pouvoir en parler de façon juste ? Bildab devrait garder le silence à propos de ce Dieu infiniment grand et impossible à connaître. Sa consolation porte une contradiction interne et perd toute crédibilité auprès de Job qui ne croit pas Bildab. L'authenticité du consolateur est importante. Il s'agit là d'un problème d'autorité de celui qui console. Est-il un auteur fiable de ses propos ? Est-ce que celui qui n'expérimente pas la douleur peut consoler celui qui souffre ? Le consolateur, s'il est humain, ne peut se placer du point de vue de la personne à consoler, mais il acceptera, s'il veut être crédible, de ne pas savoir ce qu'endure celui qui souffre. La distance et l'écoute consolent parfois plus sûrement qu'une sympathie mimée. Offrir un espace à celui qui cherche la consolation, c'est lui offrir un lieu où l'incompréhensible de la souffrance peut exister.



Il est des consolations de divers types.

Certaines sont simples et n'échappent pas à une certaine rudesse, à une certaine trivialité qui ne sont pas forcément adaptées à la cible (elles sont du style : ça aurait pu être pire, contente-toi de ton sort ; ce que tu as n'est déjà pas si mal ; ou, comme le répète constamment, ridiculement autant que maladroitement, le personnage de Pangloss dans *Candide* de Voltaire : « cela n'est pas chose nouvelle », « ce n'est pas la première fois et ce n'est pas la dernière que l'on subit tel ou tel malheur »).

Il est vrai que certaines consolations ne sont pas compliquées et qu'elles ne requièrent que la présence d'un sujet auquel arrive un malheur et un bonheur que l'on peut mettre en concordance. C'est ainsi que je puis, dans la même journée ou à peu de temps de distance, perdre une somme d'argent, ce qui m'est un déplaisir et en gagner une autre pour de tout autres raisons. J'ai alors l'impression heureuse de rentrer dans mes frais : le premier malheur est effacé par le second bonheur. Ce qui fait la commensurabilité de ce malheur et de ce bonheur est, certes, leur proximité, mais aussi que les deux événements sont rapprochés par le même sujet auquel ils arrivent tous deux, même si, objectivement, ils n'ont pas grand chose à voir l'un avec l'autre.

D'autres consolations sont, en revanche, beaucoup plus compliquées. Certaines impliquent une recherche sur la cause du mal pour répondre adéquatement au problème posé par ce mal : il

nous faut connaître la cause du mal pour y répondre adéquatement. Ainsi le vrai peut avoir des effets consolants, même si sa recherche n'épuise pas la consolation. Certaines consolations requièrent le travail même de celui à qui il est arrivé un mal ; il s'agit souvent, dans ces cas, d'un avenir qu'il faut tenter d'ouvrir ou de rouvrir. Il peut s'agir de beaucoup plus que cela : les maximes mêmes de l'existence sont en cause. Il faut s'attaquer à la vue du monde, à la philosophie même de la personne. C'est le point où la consolation se met à prendre une valeur philosophique ou religieuse ; et c'est là où il faut être le plus délicat possible car les erreurs peuvent avoir une très grande portée.

Regardons-y de plus près en prenant des exemples :

Supposons que quelqu'un échoue à un concours prestigieux auquel il tenait beaucoup alors que ceux qui l'entourent l'ont réussi : comment le consoler ? S'il a moins travaillé que les autres et si son échec s'explique manifestement par là et que l'intéressé le sait - autrement dit, s'il ne s'agit pas d'un déficit dont il n'a pas conscience mais dont il est aisé aux autres de prendre conscience -, on n'insiste guère pour le consoler. Pour que nous mettions en oeuvre une pleine et franche consolation, il faut que nous ayons le but et le sentiment en la pratiquant de réparer une injustice, même si cette injustice est imaginaire. Celui qui se met, par sa faute, dans les ennuis n'a guère le droit à une consolation. Sauf peut-être de la part de ceux qui l'aiment et qui chercheront à réorienter ses désirs vers d'autres objectifs, s'il s'agissait d'une dernière chance. La consolation cherche dans ce cas à réouvrir un avenir bouché provisoirement et pour un temps plus ou moins long. Il s'agit de transférer, de convoier les désirs vers d'autres fins.

Supposons maintenant un autre cas : celui de l'échec à un concours prestigieux ou de la population à un emploi prestigieux. La personne a beaucoup travaillé, a tendu tous ses efforts pour y parvenir, mais on demandait pour réussir autre chose que du travail ou du mérite, une certaine aisance, une présence, un éclat que la personne n'a pas su, pas pu manifester et dont on peut supposer que la personne ne parviendra jamais à l'acquérir. Chacun sait qu'« il est des couronnes d'un trop haut prix pour être simplement méritées ». Comment consoler un échec en pareil cas ? Comment conduire quelqu'un à accepter d'abaisser ses objectifs, de réduire le format (la voilure) de l'image qu'il a de lui-même, alors que les choses mêmes le contraignent à cet abaissement et à cette réduction ?

C'est là où la philosophie peut intervenir en travaillant sur les maximes de l'individu en question, de façon conceptuelle et argumentée. J'entends par *maximes* les principes qui président à sa vie pratique. Là où il pensait, par une sorte de sagesse un peu facile, qu'il y avait une sorte de justice interne aux choses - du style : si l'on est méritant et si l'on travaille beaucoup, on obtient les plus grandes choses -, il va falloir ébranler ce système, apprendre à celui qui a échoué que les choses ne sont pas si simples ou que, du moins, elles ne fonctionnent pas ainsi ; que les plus hauts postes ne se distribuent pas selon cette justice. Qu'il faut renoncer à cette justice, à un certain degré ou à un certain niveau, du moins ; et une fois que l'on a compris ce jeu, accepter que l'on n'en soit pas bénéficiaire et que d'autres le soient à notre place.

Le travail de la consolation, dans ce cas, est un travail sur les principes qui ont ordonné la vie de la personne jusque là. Il faut que la personne refasse sa vie, non pas sur les objets mais sur les principes. Et qui pourra aider à faire ce travail à la fois sur les principes anciens que la personne adoptait sans presque s'en rendre compte à elle-même et sur les principes qui sont à adopter, qu'il faut chercher aussi et qui ne sont écrits nulle part ou qui, si on les écrivait, seraient en complète contradiction avec les droits de l'homme ou les principes d'une république ou d'une démocratie ? La question du *qui* est importante : on voit mal les parents de la personne dont nous parlons ou ses amis directs, lui tenir ce discours. Il va falloir que des personnes, extérieures au cercle familial, peut-être même au cercle d'amis, le lui enseignent ou qu'elle l'apprenne par un difficile travail de conversion fait sur soi-même.

L'échec met en position de travailler sa souffrance de telle sorte qu'il nous conduise ou qu'elle nous conduise à d'autres principes de vie qui nous les rendent supportables. Que l'on renonce à trouver injuste ce qui nous martyrise ; et même que l'on trouve juste - quoique d'une autre justice ce qui nous martyrise et que l'on trouve son bonheur dans des principes qui en grande partie nous rejettent.

Ainsi, la consolation peut, pour celui qui est consolé comme pour celui qui console, être un moment philosophique essentiel. La plupart du temps, en effet, les gens n'ont guère le temps de philosopher ; le moment où il faut être consolé est un moment privilégié pour le tenter ; il ne faut pas le rater ; ce moment est très important car il est celui où il s'agit des maximes de vie que la plupart d'entre nous n'avons pas le temps ni le loisir de changer. La butée sur un écueil est sans doute un malheur, mais il est aussi un atout : car, qu'on s'y prenne comme on veut, il faudra changer.

La consolation n'a pas lieu seulement individu à individu ; elle n'est pas seulement interindividuelle. Elle peut être collective. On peut consoler, si l'on est un homme politique à la hauteur, une ville, un pays, une nation, un État, d'un malheur qui le frappe ou qui la frappe.



Il faut ajouter un autre type de consolation. Dans les deux types de cas précédents, même dans le dernier, la consolation implique toujours une ouverture ou une réouverture sur l'avenir. Dans le dernier cas, elle est un peu plus indirecte que dans le précédent. On peut tordre les objectifs en agissant sur les maximes. Dans tous les cas précédents, la référence à l'avenir semble inhérente à la consolation ; elle est même tellement constitutive de la consolation que l'on peut parfois se contenter de dire : « tu oublieras », « bientôt, tu n'y penseras plus ». Mais peut-on encore consoler dans les cas où l'avenir s'est rétréci au point de n'être devenu presque rien ? Quand le champ s'est rétréci au point de ne plus laisser de possibles ? Peut-on consoler un mourant qui se sait proche de la mort ? Peut-on se consoler de la perte de quelqu'un qui nous est cher et qui nous ampute d'une très grande partie de notre avenir, qui oblitère notre futur ? Peut-on se consoler quand nous savons qu'il n'y a plus rien à faire pour nous et que l'illusion d'immortalité qui nous porte à penser que la mort est toujours pour plus tard, par une pensée qui nous aide prodigieusement à vivre, n'est plus de mise ? Dans ces derniers cas, le reflux vers le passé par les souvenirs, vrais ou faux, idéaux et imaginaires ou réels, peut tenir lieu de consolation à moins que nous n'ayons le sentiment d'un ratage absolu de notre vie. La mort, certes, dans sa proximité, peut précipiter le sentiment d'avoir tout raté ; Musset pleurerait sur son lit de mort. Mais, s'il s'agit d'installer une consolation, c'est probablement du côté des souvenirs d'actions heureuses qu'il faut se diriger ; la marge de manoeuvre restant extrêmement étroite. Quand on ne peut plus compter sur le futur pour sauver le passé défectueux, on peut encore - même si l'opération est plus douteuse - saturer l'avenir de passé trié, amélioré, enrichi, quand le futur n'offre plus d'horizon à l'action. Car le passé n'est pas un tout inerte et existant en soi : il ne cesse de changer en fonction de ce que notre condition présente attend de lui. La consolation est possible parce que, précisément, rien n'est inerte : ni notre avenir, ni même notre passé. Il ne faut toutefois pas exagérer la puissance de la consolation à ce moment puisque la couleur des souvenirs conviés lors sont diaphanes et pâles. Avec toutefois une fenêtre qu'un philosophe comme Hume a bien su saisir : si très peu d'entre nous s'intéressent à leur vie après la mort, si l'immortalité réelle (phénoménale) paraît peu plausible à la plupart des hommes, ils s'intéressent toutefois à ce que deviendra sans eux leur famille, à ce que deviendront leurs amis et ils cherchent à influencer sur les choses pour le temps très long où ils ne seront plus. Il s'agit de laisser des traces qui peuvent être financières, littéraires, éthiques, morales. Ce sont les traces qui laissent une encoche dans l'existence et qui, comme l'a souligné Jankélévitch, font que les barbares ne peuvent pas réussir - comme ils en ont parfois l'ambition - de rayer jusqu'au souvenir de leurs victimes. Il y a une vie outre-tombe, une vie post-mortem, sur la terre même, qui constitue encore l'horizon des mou-

rants, c'est-à-dire à plus ou moins long terme, de tous les hommes. La terre est alors visée comme un lieu où ils ne seront pas mais où ils auront laissée sorte de marque qui continuera à travailler.

D'où l'on voit au passage que, si la consolation semble avoir partie liée avec l'espoir, l'espérance, avec tous les points forts et tous ses points faibles, elle dépasse néanmoins l'espoir et continue de jouer un rôle alors même qu'il n'y a plus d'espoir. Dans ce cas, c'est un reflux vers le passé qui va renflouer tant bien que mal un avenir compromis.

Si nous avons parlé d'une consolation plutôt pâle quand elle ne peut faire que projeter un passé dans le futur, c'est qu'elle est doublement en porte-à-faux : d'abord, pour projeter quoi que ce soit dans le futur, il faut pouvoir y faire quelque chose - faute de quoi la projection reste sans grande valeur - ; ensuite, ce qui est blessant et qui fait que nous demandons à guérir par une consolation, c'est précisément que la volonté reçoit une humiliation permanente par un passé qu'elle ne peut pas changer. Cette rage d'impuissance de ne pouvoir être tournée que vers le futur sans rien pouvoir changer à notre vie passée est ce qui fait que nous prenons le monde en haine ; même si, pour une part, en changeant le futur, nous changeons notre passé. Qu'elle ne puisse pas changer le passé, c'est là la colère de la volonté et le point où elle se transforme volontiers en vengeance. (Voir : *Ainsi parlait Zarathoustra*, II, De la rédemption).

Qui console ? La figure du consolateur

Le Messie ou le consolateur.

Dans la Bible, la figure du Messie est assimilée à un roi juste qui rétablit le droit pour Israël et ainsi le console. Cette figure du Messie, va évoluer au fil du temps. Guerrier dans une partie du livre d'Esaië, il devient une prophétie miraculeuse, une fiction, une promesse, dans les écrits post-exiliques comme dans Ezéchiel . On affirme qu'il viendra de la famille de Jessé, ancêtre de David, Dieu promet un Messie qui sera porteur du salut pour tous les hommes. Parmi les attributions du Messie, il y a celle de la consolation au sens de rétablissement, de libération et de retour à Dieu.

Esaïe 11, 1-9

1 Alors un rameau sortira du tronc de Jessé, un rejeton de ses racines sera fécond.

2 Le souffle du SEIGNEUR reposera sur lui : souffle de sagesse et d'intelligence, souffle de conseil et de vaillance, souffle de connaissance et de crainte du SEIGNEUR.

3 Il respirera la crainte du SEIGNEUR ; il ne jugera pas sur l'apparence, il n'arbitrera pas sur un oui-dire.

4 Il jugera les pauvres avec justice, il arbitrera avec droiture en faveur des affligés du pays ; il frappera la terre du sceptre de sa bouche, et du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant.

5 La justice sera la ceinture de ses reins, et la probité, la ceinture de ses hanches.

Le loup séjournera avec le mouton. 6 Le loup séjournera avec le mouton, la panthère se couchera avec le chevreau ; le taurillon, le jeune lion et les bêtes grasses seront ensemble, et un petit garçon les conduira. 7 La vache et l'ourse auront un même pâturage, leurs petits une même couche ; le lion, comme le bœuf, mangera de la paille.

8 Le nourrisson s'ébattra sur l'ancre de la vipère, et l'enfant sevré mettra sa main dans le trou de l'aspic. 9 Il ne se fera aucun mal, il n'y aura aucune destruction, dans toute ma montagne sacrée ; car la connaissance du SEIGNEUR remplira la terre comme les eaux recouvrent la mer.

 **Ce sont ces prophéties parlant du Messie qui vont inspirer les écrivains chrétiens** qui voient en Jésus le Messie annoncé. Ainsi, les récits d'enfance dans Luc et dans Matthieu, reconstituent-ils les éléments qui homologuent Jésus comme Messie et comme consolateur.

Luc 2 : 25

Syméon et l'enfant Jésus

25 Or il y avait à Jérusalem un homme du nom de Syméon. Cet homme était juste et pieux ; il attendait la consolation d'Israël, et l'Esprit saint était sur lui.

26 Il avait été divinement averti, par l'Esprit saint, qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur.

27 Il vint au temple, poussé par l'Esprit. Et, comme les parents apportaient l'enfant Jésus pour accomplir à son égard ce qui était en usage d'après la loi,

28 il le prit dans ses bras, bénit Dieu et dit :

29 Maintenant, Maître, tu laisses ton esclave s'en aller en paix selon ta parole.

30 Car mes yeux ont vu ton salut,

31 celui que tu as préparé devant tous les peuples,

32 lumière pour la révélation aux nations et gloire de ton peuple, Israël.

Quand Jésus meurt, l'idée selon laquelle il était le Messie devient difficile à tenir, il faut que la promesse continue à s'accomplir, ce qui va se faire avec une nouvelle figure de consolation : l'Esprit Saint, donné aux croyants comme présence du Christ à leurs côtés au-delà de la mort. Il est d'ailleurs notoire que les Évangiles se soient écrits sur l'expérience d'un grand vide : la mort de Jésus. Ces textes ont, par bien des côtés le statut de consolations, ils semblent véhiculer l'idée selon laquelle, tout n'est pas fini. Ils consolent d'un deuil.

 **Le Paraclet dans l'Évangile de Jean**

C'est dans l'Évangile de Jean que se trouvent les occurrences du terme *paraclet*, du grec παρακλητος, « celui qui est appelé auprès de », l'avocat, le défenseur, l'intercesseur.

L'Évangile de Jean théorise la présence du Christ ressuscité alors que les autres Évangiles en parlent assez peu. Ce consolateur est d'autant plus important qu'il est mis en valeur par une communauté de diaspora en guerre contre les autres courants du judaïsme de la même diaspora. L'impression d'être persécuté est très présente dans la culture des auteurs de cet Évangile, et c'est sans doute pour cette raison que la consolation y est si importante.

Jean 14 : 16-17

15 Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements.

16 Moi, je demanderai au Père de vous donner un autre défenseur pour qu'il soit avec vous pour toujours,

17 l'Esprit de la vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas et qu'il ne le connaît pas ; vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure auprès de vous et qu'il sera en vous.

18 Je ne vous laisserai pas orphelins ; je viens à vous.

19 Encore un peu, et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez, parce que, moi, je vis, et que vous aussi, vous vivrez.

20 En ce jour-là, vous saurez que, moi, je suis en mon Père, comme vous en moi et moi en vous.

21 Celui qui m'aime, c'est celui qui a mes commandements et qui les garde. Or celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; moi aussi je l'aimerai et je me manifesterai à lui.

📖 Ce texte de l'Évangile de Jean a donné lieu à un commentaire de la part de Jean Calvin qui regrette que l'Église en tire son autorité et même son infailibilité. Voici ce qu'il écrit dans son Institution Chrétienne :

« Voyons, pour commencer, quels arguments les papistes invoquent pour montrer que ce pouvoir a été donné à l'Église; nous verrons, ensuite, ce que leur rapporte ce qu'ils prétendent à propos de l'Église.

L'Église, disent-ils, a reçu de belles et excellentes promesses selon lesquelles elle ne sera jamais abandonnée par le Christ, son époux, qui la conduit par son Esprit dans toute la vérité.

Une grande partie des promesses qu'ils ont l'habitude d'invoquer s'adresse aussi bien à chaque croyant en particulier qu'à toute l'Église ensemble. Bien que Jésus Christ ait parlé aux douze apôtres en leur disant « je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Matthieu 28.20) et « Je prierai le père, et il vous donnera un autre consolateur ... l'Esprit de vérité » (Jean 14. 16-17; 16.13), il ne promettait pas cela uniquement aux douze, mais à chacun individuellement et même aux disciples qu'il avait choisis ou qu'il devait choisir plus tard.

Quand les papistes interprètent ces promesses pleines de consolation comme si elles n'étaient pas données à chaque croyant, mais seulement à l'Église institution, que font-ils d'autre que d'ôter à chaque chrétien la consolation qu'il devait en recevoir pour édifier sa confiance ? Je ne conteste pas que la communauté des croyants, garnie d'une grande diversité de grâces, ne soit beaucoup plus riche ensemble de la sagesse céleste que chacun ne l'est individuellement. Je veux seulement montrer que les papistes tirent, de façon illégitime, les paroles de notre Seigneur dans un autre sens que celui dans lequel elles ont été dites ».

Institution de la religion chrétienne, Livre IV, chapitre VIII, § 10.

Dans cette notion de *paraclet* est présente la notion d'*avocat*, de *défenseur du pécheur*. On retrouve ici le statut de Jésus, l'intercesseur qui a obtenu la grâce pour chacun par sa mort et sa résurrection. Jésus est donc présent comme une prière pour les pécheurs . C'est ainsi que, dans la Première Épître de Jean, on peut lire :

1 Jean 2, 1

1 Mes enfants, je vous écris cela pour que vous ne péchiez pas. Mais si quelqu'un vient à pécher, nous avons un défenseur auprès du Père, Jésus-Christ, qui est juste.

2 Il est lui-même l'expiation pour nos péchés ; non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier.

📖 Le paraclet est présent dans l'Islam et se confond, dans la tradition apologétique du prophète avec le prophète Mohamed lui-même.

Mohamed et le paraclet

« Et quand Jésus, fils de Marie, dit: Ô Enfants d'Israël, je suis vraiment le Messenger de Dieu pour vous, confirmation de ce qui, dans la Torah, est antérieur à moi, et annonciateur d'un messenger à venir après moi, dont le nom sera « Ahmad ». Puis, quand celui-ci vint à eux avec des preuves évidentes, ils dirent : « C'est là une magie manifeste ».

Coran Sourate AS-Saff 61, 6

« ... Ceux qui suivent le messenger, le Prophète illettré, qu'ils trouvent mentionné chez eux dans la Torah et l'Évangile. Il leur ordonne le convenable , leur défend le blâmable, leur rend licites les bonnes choses, leur interdit les mauvaises, et leur ôte le fardeau et les jougs

qui étaient sur eux. Ceux qui croiront en lui le soutiendront, lui porteront secours et suivront la lumière descendue avec lui ; ceux-là seront gagnants. »

Coran, VII, sourate Al-A'raf : 157.

Certains courants de l'islam reconnaissent, dans le paraclet promis dans l'Évangile de Jean, la personne du prophète Mohamed lui-même et expliquent ainsi la place ultime de l'islam parmi les grands monothéismes : « sceau de la révélation ».



La consolation dans une religion d'agnostiques : la correspondance Diderot - Falconet

Texte de Diderot, Lettre VII à Falconet :

« Combien de voix qui n'arrivent point à mon âme sans la troubler, et celle de mon ami, et celle de mon amie, et celle de mon concitoyen, et celle de l'étranger, et celle de la postérité qui me console de toute la peine que j'ai soufferte pendant vingt ans. (...) »

Et ces philosophes, et ces ministres, et ces hommes véridiques qui ont été les victimes des peuples stupides, des prêtres atroces, des tyrans enragés, quelle consolation leur restait-il en mourant ? C'est que le préjugé passerait et que la postérité reverserait l'ignominie sur leurs ennemis. Ô Postérité sainte et sacrée, soutien du malheureux qu'on opprime ; toi qui es juste ; toi qu'on ne corrompt point, qui venges l'homme de bien, qui démasques l'hypocrite, qui traînes - flétris - le tyran, idée sûre consolante, ne m'abandonne jamais. La postérité pour le philosophe, c'est l'autre monde de l'homme religieux ».

« Mes amis, le Ciel nous a réservés pour donner un exemple mémorable à l'avenir ». Voilà les premiers mots de la harangue d'un soldat romain, résolu de se tuer plutôt que de mettre bas les armes, et exhorter ses camarades à l'imiter ». (p. 33).

« Est-ce que vous ne voyez pas que le jugement anticipé de la postérité est le seul encouragement, le seul appui, la seule consolation, l'unique ressource de l'homme en mille circonstances malheureuses ? Permettez donc que je m'écrie encore une fois, Ô Postérité sainte, à combien de maux les hommes refuseraient de s'exposer sans toi, combien de grandes actions ils ne feraient point, à combien de périls ils se soustrairaient ! C'est ton cri perçant qu'ils ont entendu qui les a élevés au-dessus des travaux, des dégoûts, des supplices, des terreurs de toute espèce. Combien de fois n'ont-ils pas méprisé l'éloge de leurs contemporains pour s'assurer du tien ! ».

Diderot est athée ; on aura remarqué toutefois que ce texte tourne à la prière. La consolation est invoquée parce qu'on ne sait pas quelle est la valeur de ce qu'on fait ; la valeur de ce qu'on fait est fragile.

Dans cette prière de l'athée, la marge d'incertitude du résultat du travail est retournée en certitude que l'avenir le reconnaîtra en un acte religieux ; sans Dieu ; sans clergé ; par une sorte de religion naturelle.

Tout se passe comme si la consolation ne pouvait pas être directement religieuse ; mais aussi, comme si, passant par la philosophie, elle pouvait devenir religieuse. Nous retrouverons la même idée avec Nietzsche.

La philosophie de la consolation est libératrice en ce qu'elle présuppose qu'il n'y a pas qu'une seule scène pour juger les hommes ou chaque homme ; qu'il en existe une multiplicité et que, par delà la mort, la confrontation au réel continue de comporter de multiples facettes.

La consolation, c'est la caisse des malheureux, comme dit Diderot.

Je voudrais faire une remarque en guise de conclusion à cet ensemble de remarques qui a surtout tourné autour de l'objet de la consolation, de ce que nous cherchions dans la consolation : **si réussie soit-elle, fût-elle même une sublimation, une consolation fait toujours un reste : elle n'efface pas totalement le mal. Un mal consolé reste un mal. Il n'y a jamais aucune sublimation qui ne laisse des résidus.**

 Un mot sur ce que nous avons laissé derrière nous et qui se trouve dans le propos de l'*Encyclopédie*.

Les sujets de la consolation.

Il conviendrait donc de porter notre intérêt sur celui qui console (le sujet de la consolation) et sur celui qui est consolé. Or c'est une singulière et délicate entreprise que celle de consoler, d'autant que, souvent, nous y sommes contraints par les circonstances. L'*Encyclopédie*, qui dit peu de chose sur la consolation mais qui ne le dit pas si mal, ne manque pas de poser le problème important des rôles sociaux dans lesquels on console :

« Dans la consolation, on doit avoir une attention particulière aux circonstances et aux rapports des personnes intéressées. Scaliger examine ceci fort bien dans son art poétique. « Le consolateur, dit-il, est ou supérieur, ou inférieur, ou égal, par rapport à la qualité, l'honneur, la richesse, la sagesse, ou l'âge : car Livie doit consoler Ovide d'une manière fort différente de celle dont Ovide console Livre. Ainsi, quant à l'autorité, un père et un fils, Cicéron et Pompée, doivent consoler d'une manière fort différente : de même par rapport à la richesse si un client voulait consoler Crassus ; par rapport à la sagesse comme lorsque Sénèque console Polybe et sa mère. Quant à l'âge, on n'a pas besoin d'exemples.

Un supérieur peut interposer son autorité et même réprimander. Un homme sage peut disputer, alléguer des sentences. Un inférieur doit montrer du respect et de l'affection, et avouer que ce qu'il avance, il le tient de personnes sages et savantes. Pour les égaux, il les faut rappeler à l'amitié réciproque ».

Les parents ne consolent pas les enfants comme les enfants consolent leur parents ; un inférieur ne console pas un supérieur comme un supérieur peut consoler un inférieur. Si Aristote avait écrit un texte sur la consolation, dans le IId Livre de sa *Rhétorique*, par exemple, il n'aurait pas manqué de procéder de la façon même dont il s'occupe des passions ; et un Hume ou un Adam Smith auraient pratiqué de même s'ils s'étaient intéressés à ce problème-là. L'idée importante ici est qu'il n'y a pas d'acte uniforme de consolation ; sinon peut-être lorsqu'on fait de Dieu ou de Jésus-Christ le consolateur unique des hommes, quelles que soient par ailleurs leur conditions. En tout acte de consolation, il y a une mesure délicate à trouver : on peut être trop expéditif, trop curieux, trop inquisiteur, trop intrusif, trop lointain, trop froid, trop chaleureux, trop empressé, ... bref impoli. Il y a une **politesse de la consolation**, qui fait partie de son art. Elle est probablement identique à la justesse de la sympathie ou de l'empathie que l'on a à l'égard des personnes en toutes sortes de circonstances.

Quant au consolé, les modalités que suit la consolation sont évidemment très différentes dans des circonstances analogues. Les stratégies de consolation varient selon le mode d'existence du consolé. Les uns peuvent accepter comme consolation ce qui indisposerait, vexerait ou rendrait fou de rage un autre. On pourrait pasticher Pascal, en disant qu'il y a un **art d'agrèer** les consolations. Quand je suis en position de consoler, les paroles que j'utilise ne me consoleraient pas forcément, moi, si j'étais en posture d'être consolé. Je suis dans la nécessité, quand je console, de me mettre à la place de celui que je console, avec ses valeurs à lui. Il faut mesurer si la personne que l'on console est capable de changer de maxime ; si elle est capable d'entendre le diagnostic. De quel degré de vérité est-elle capable ? (Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, § 39). Ne faut-il la

consoler qu'avec du mensonge, du mensonge dont l'autre est dupe, du mensonge dont l'autre n'est pas dupe ? Ne peut-on consoler en écartant le mensonge ?

 **Il y a donc l'extraordinaire diversité des relations interindividuelles ; nous aurions pu insister sur les relations intergroupales. Mais il est encore une considération qui compromet le fragile ordonnancement que nous avons commencé à faire et qui tient à une logique du temps,** laquelle fait que nous n'apprécions pas un événement - celui d'un mal, par exemple - de la même façon selon que cet événement est estimé encore loin d'entrer en acte, proche de le faire, en train d'avoir lieu, aussitôt après qu'il ait eu lieu et longtemps après qu'il ait eu lieu. Il est évident que l'on ne peut consoler de la même façon des personnes qui attendent le décès de quelqu'un et des personnes qui sont dans le deuil.

Pour la raison que, si un mal est dominant, il ne le restera pas ultimement ou à jamais, il n'y a pas non plus d'ultime consolation. Les maux sont difficilement classables en raison de cette loi d'*overridingness* (de dominance) qui fait que c'est le dernier mal que nous vivons qui prédomine. La douleur que nous sommes en train de vivre est souvent estimée la pire, la plus douloureuse au moment où nous la vivons ; elle est dominante et elle éclipse, un temps, toutes les autres. Si bien qu'il n'y a jamais non plus une consolation ultime. C'est aussi ce qui rend les consolations difficilement classables ou hiérarchisantes.

Certes il y a des maux plus graves que d'autres ; mais je puis dès lors que je vis l'un d'eux être incapable de les mettre en ordre. Un mal se caractérise presque toujours par le fait qu'il sature à peu près totalement mon champ de conscience.

Ainsi, il est des deuils cruels, très durs à souffrir et qui écrasent toutes les autres souffrances pendant un temps, passé lequel d'autres douleurs peuvent devenir, elles aussi, dominantes.

Loin des deuils, par exemple, on peut souffrir à l'idée que rien ne restera des hommes. Même Leibniz, dont on dit qu'il a développé une philosophie optimiste, nous glisse dans la Préface des *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, à propos du soleil, qu'il sera un temps où ce bel astre ne sera plus. Ce qui veut dire aussi qu'il n'y aura plus d'humanité et que les hommes ne seront plus depuis belle lurette quand il s'agira de la disparition de la terre. Ce mal qui est absolument radical, qui fait qu'il ne se sera absolument rien passé, est-il susceptible de consolation ?

Terminons par cette ultime figure de la consolation qui pourrait s'adresser à l'absence de sens, au nihilisme.

Certes, nous ne nions pas qu'il existe de basses consolations. Pascal en cite de particulièrement perverses, destructrices et dangereuses ; des consolations médiocres, basses, indignes. Pascal les a fustigées sous le nom de *divertissements*, c'est-à-dire des modes de diversion.

Ne pas penser ; penser en ne pensant pas ; penser sans penser. La pensée se fait lénifiante. Il est vrai qu'il faut adoucir les peines et que l'on vit difficilement dans la douleur ; mais la vraie question est de savoir comment et à quel prix les adoucir. L'adoucissement et le lénifiant ne sont pas bons par eux-mêmes. Ignorer. Pascal suggère que la pensée est parfois le meilleur outil pour s'empêcher de penser et de voir notre misère comme elle est. Nous nous empêchons de penser. Nous pouvons nous abuser : feindre de penser sans le faire. Peut-être l'idée de Pascal est-elle toutefois une idée trop morale : ne peut-il y avoir une bonne ignorance ? Est-elle forcément toujours dangereuse et à proscrire ?

Ouvrons encore une parenthèse avant d'aborder notre dernier point. Laissons ici les basses consolations et intéressons-nous à un mot que nous avons glissé et qui nous paraît essentiel pour la consolation : le mot de « sublime ». Peut-être la consolation essentielle réside-t-elle dans l'issue sublime que nous donnons aux difficultés que nous rencontrons dans nos actions. La plupart du temps, les consolations ne sont pas glorieuses, parce qu'on ne peut pas changer ce qui a dépité notre volonté et l'on est contraint de se réconcilier avec ce qui fait notre rage. Or il est parfois, très rarement, de

très fins et très hauts chemins de crête pour nous en sortir : la meilleure des consolations réside dans la création sidérante d'un ultime possible auquel personne ne pouvait s'attendre parce qu'on avait l'impression que tous les possibles avaient été épuisés. Le résistant français qui crie, quelques instants avant de tomber sous les balles des Allemands, « vive le peuple allemand » fait, de ce crime commis au petit matin, sans autres témoins que ses bourreaux, un moment grandiose là où aucune issue ne semblait envisageable. La percée glorieuse est une figure rare de la consolation.



Revenons à l'idée nihiliste qu'il n'y a pas de but au cosmos et que, si l'homme a les siens, il ne saurait les donner pour être ceux du cosmos sans une vantardise assez naïve. Et quand bien même l'homme voudrait donner quelque but au monde et l'inscrirait dans l'existence, comme des traces témoignant que nous avons vécu, il serait compromis par le fait que, comme le dit Lévi-Strauss dans une page de *Tristes Tropiques*, noire comme de la sépia, « le sens [des créations de l'esprit] n'existe que par rapport à lui, et [ces créations] se confondront au désordre dès qu'il aura disparu ». En tout cas, s'il est un ordre du monde, il n'est pas celui de notre esprit. Ce qui ouvre la redoutable question que l'on trouve à la page précédente : « À quoi sert-il d'agir si la pensée qui guide l'action conduit à la découverte de l'absence de sens ? » (op. cit., p. 442). Pourquoi ne pas rester à ne rien faire ? De cette absence de sens de l'existence, pouvons-nous nous consoler ?

Peut-être - quoique ce ne soit qu'une supposition à laquelle on peut s'efforcer de croire sans que ce soit à un degré très élevé - le remède à ce nihilisme cosmique est-il dans l'idée d'éternel retour de Nietzsche. Rien de plus délétère, semble-t-il, que l'idée selon laquelle ce que l'on fait ne sert à rien ; elle ne paraît gère d'emblée excitante. Nul aiguillon dans cette pensée qui ne semble pas mobiliser beaucoup d'énergie pour agir.

Est-ce que l'idée que rien ne vaudra bientôt pour personne, est porteuse d'action ? La question est ouverte et je ne suis pas sûr qu'il faille répondre non.

Peut-on supporter un nihilisme radical à l'horizon de nos actions et les faire tout de même ? Quelles actions ferions-nous si le nihilisme était le vrai ? À quelles actions sommes-nous prêts lorsque nous pensons que le nihilisme est le vrai ? Et comment parvenir à rendre cette conviction nihiliste créatrice ? Il s'agit d'abord de transformer cette idée nihiliste en langage par une espèce de répétition.

17

Nietzsche, *Le Gai Savoir*, § 341.

« Le poids le plus formidable. - Que serait-ce si, de jour ou de nuit, un démon te suivait une fois dans la plus solitaire de tes solitudes et te disait : « Cette vie, telle que tu la vis actuellement, telle que tu l'as vécue, il faudra que chaque douleur et chaque joie, chaque pensée et chaque soupir, tout l'infiniment grand et l'infiniment petit de ta vie reviennent pour toi, et tout cela dans la même suite et le même ordre - et aussi cette araignée et ce clair de lune entre les arbres, et aussi cet instant et moi-même. L'éternel sablier de l'existence sera retourné toujours à nouveau - et toi avec lui, poussière des poussières ! » - Ne te jetteras-tu pas contre terre en grinçant des dents et ne maudirais-tu pas le démon qui parlerait ainsi ? Ou bien as-tu déjà vécu un instant prodigieux où tu lui répondrais : « Tu es un dieu et jamais je n'ai entendu chose plus divine ! » Si cette pensée prenait de la force sur toi, tel que tu es, elle te transformerait peut-être mais peut-être t'anéantirait-elle aussi ; la question « veux-tu cela encore une fois et une quantité innombrable de fois ? », cette question, en tout et pour tout, pèserait sur toutes tes actions d'un poids formidable ! Ou alors combien il te faudrait aimer la vie, combien il faudrait que tu t'aimes toi-même, pour ne plus désirer autre chose que cette suprême et éternelle confirmation, que cette suprême et éternelle consécration ? »

Être prêt à répéter, même quelque chose qui n'a pas de sens, c'est le transformer en langage ; c'est se mettre à dire quelque chose avec des éléments qui n'ont pas de sens par eux-mêmes. Répéter, non pas se souvenir.

La scansion, la répétition donnent un sens à ce qui n'en a pas. Scander quelque chose qui, en soi, n'a pas de sens, ne lui en donne-t-il pas un, contradictoirement ? Après tout, le langage crée un sens avec ce qui n'en a pas. Les lettres n'ont pas par elles-mêmes de sens ; par lui-même un signifiant n'a pas de sens, mais il peut en acquérir un en étant scandé, répété.

Il est assez étonnant qu'un philosophe qui fait autant profession d'athéisme que Nietzsche ne répugne pas à la consolation et l'accepte dans ce qu'elle a de plus religieux, c'est-à-dire par delà la blessure, qui peut être profonde, de l'absence de sens, retrouver une acceptation du monde. Nietzsche peut, sans ressentir de contradiction, pourfendre la conception morale du monde et pourtant faire, dans sa philosophie, une place très importante à la consolation. **La consolation n'est pas tributaire d'une conception morale du monde ; elle peut même contribuer à la contester.**

Même quand la philosophie prétend consoler, est-ce seulement par l'argumentation qu'elle le fait ? Nous avons vu que la philosophie consolait par l'argumentation, à la différence de la musique, par exemple, de la poésie ou du religieux. Mais toute argumentative qu'elle est, la philosophie n'est-elle pas contrainte de consoler en inventant quelque chose qui ressemble à du religieux ? Je ne sais si la religion peut consoler quand elle est seule et je crains que si elle ne fait pas bon ménage avec l'argumentation philosophique, il risque de lui échapper bon nombre de personnes qui ne se laisseront pas consoler par elle ; mais on peut affirmer *a contrario*, je crois, que la philosophie le peut, comme philosophie, c'est-à-dire en étant une authentique recherche, mais à condition de prendre un canal religieux. Ce qui me paraît être le cas de l'idée d'éternel retour. Je veux dire sans précision conceptuelle - est-elle compatible avec notre théorie des probabilités ? - et sans souci d'une articulation précise de l'espace-temps.

On voit ici que le paradoxe par lequel nous commençons est difficile. Nous demandions laquelle des activités, de la philosophie ou de la religion, était la plus efficace dans la tâche de consoler ; nous voyons que la philosophie ne peut accomplir cette tâche sans la religion ; ni la religion sans la philosophie. Ce qui n'empêche pas la philosophie de consoler plus facilement que la religion, précisément parce qu'elle n'en a pas la vocation ; ce n'est pas son but premier de réconcilier ses pratiquants avec le monde ou avec leur misère passée. Et c'est sans doute parce qu'elle n'a pas la vocation de consoler que la philosophie console : si je sais que l'on cherche à me consoler, je ne vois plus que les éléments apologétiques et je ne vais plus croire à la suite des arguments que l'on me donne. C'est parce qu'on m'explique ma situation, sans prétendre la connaître absolument, que je vais avoir de véritables prises sur elle.

 **Dans la Bible, l'absence de sens semble parfois être la raison du malheur. Mais ce malheur est-il inconsolable ?**

Le point de vue de l'homme est celui de l'ignorance des fins de Dieu et de ses desseins. Le livre de l'Ecclésiaste pose ce problème et propose des consolations dans l'ici et le maintenant en n'ayant pas peur de prendre des risques et en savourant chaque moment de la vie. La part de l'homme rejoint ici les sagesse qui laissent à Dieu la part inconnaissable de notre monde et de notre existence pour se focaliser sur ce que l'homme peut faire à son échelle dans l'humilité devant l'infini de Dieu.

1 Jette ton pain sur l'eau, car avec le temps tu le retrouveras ;

2 donne une part à sept, et même à huit, car tu ne sais pas quel malheur peut arriver sur la terre.

3 Quand les nuages sont remplis de pluie, ils la déversent sur la terre ; si un arbre tombe, vers le sud ou vers le nord, c'est au lieu où l'arbre est tombé qu'il restera.

4 Qui observe le vent ne sème pas ; qui regarde les nuages ne moissonne pas.

5 De même que tu ne sais pas comment le souffle ou les os se forment dans le ventre de la femme enceinte, de même tu ne connais pas l'œuvre de Dieu qui fait tout.

6 Dès le matin sème ta semence, le soir ne repose pas ta main ; car tu ne sais pas ce qui réussira, ceci ou cela, ou si l'un comme l'autre sont également bons.

7 La lumière est douce ; il est bon pour les yeux de voir le soleil.

8 Si donc quelqu'un vit beaucoup d'années, qu'il se réjouisse de chacune d'elles, et qu'il se rappelle que les jours de ténèbres seront nombreux : tout ce qui arrive n'est que futilité.

9 Jeune homme, réjouis-toi de tes jeunes années, que ton cœur te rende heureux pendant les jours de ta jeunesse ; suis les voies de ton cœur et les regards de tes yeux ; sache que pour tout cela Dieu te fera venir en jugement.

10 Écarte donc de ton cœur la contrariété, éloigne le malheur de ta chair ; car jeunesse et fraîcheur ne sont que futilité.

Ecclésiaste 11: 1-10



Conclusions.

Je voudrais conclure pour ma part en posant la question de savoir pourquoi nous voulons être consolés, pourquoi nous aimons à l'être, même si nous ne sommes pas dupes de la portée des consolations, même si nous voyons la maladresse de certaines d'entre elles. Si bien que nous prenons un peu moins de risques que ceux dont nous avons parlé quand nous consolons ; si quelqu'un cherche à me consoler, si je le vois faire et si, donc, cette consolation est un peu moins efficace dans la mesure où je la vois, je remarque tout de même comme une bonne chose que quelqu'un a essayé de me consoler et je serais navré que personne ne l'entreprenne dans certaines circonstances.

Le mal que nous ressentons, la souffrance que nous subissons, nous excluent plus ou moins gravement de ceux avec lesquels nous faisons société. Un deuil cruel nous désarrime de la société et nous laisse dérivants ; un échec dans une entreprise quelconque font que nos raisons d'adhérer à la société sont atrophiées, rabougries ; un échec amoureux fait que nous nous tenons un peu à l'écart pendant un certain temps ; les tristesses nous resserrent comme dit très bien Spinoza et nuisent à l'expansion de notre individu. Nous sommes heureux que la société fasse jouer ses propriétés d'accroche, ses propriétés d'échange, qui fait qu'elle va nous chercher dans notre solitude et qu'elle nous ramène en son sein pour que nous y oeuvrions. Les hommes ne sont pas seulement associés en étant collés les uns aux autres ; ils sont arrimés les uns aux autres ; ils sont dépendants les uns des autres en ce sens qu'ils échangent les uns avec les autres ; on pourrait presque dire qu'ils s'échangent les uns avec les autres. C'est l'échange qui est la clé de tous les rapports sociaux ; et c'est sans doute ce que nous voyons, entre autres phénomènes, à travers la consolation.

Prenons garde que, de l'échange, il ne faut pas se faire une idée lénifiante ; les échanges ne sont pas seulement de douceur, ils sont aussi violents et peuvent être vécus comme des tabous. Mais ils rattachent sans faille, même malgré eux, les individus les uns aux autres. Et quand bien même cette contrainte à l'échange serait un facteur de chagrin, elle serait en même temps sa consolation.

Ma seconde conclusion qui sera la dernière pour aujourd'hui, c'est qu'on ne se guérit pas, avec l'âge, du besoin d'être consolé. Le mot de Pascal, qui rudoie les hommes : peu de chose nous console parce que peu de chose nous afflige, avait été dit avec beaucoup plus de délicatesse par Boèce, que comme le trac ou comme la possibilité d'être vexé, le besoin de consolation augmente avec l'âge parce qu'il s'affine. « Sans compter que les plus favorisés par la Fortune sont aussi les plus sensibles et si au premier signe de tête, ils n'obtiennent pas entière satisfaction, comme ils

n'ont pas du tout l'habitude de l'adversité, la moindre difficulté les brise » (*Consolation de la philosophie*, Petite Bibliothèque Rivages, Paris, 1989, p. 82-83).

Un Dieu consolateur:

J'aimerais, pour ma part, terminer avec ce passage biblique dans lequel Dieu se fait tendresse et console Jérusalem.

Dans le prophète Esaïe on lit cette prophétie qui promet une consolation en forme de régression. Jérusalem sera consolée comme un enfant allaité par sa mère et câliné par elle. Dieu se fait tendresse pour celui qui peine. N'est-ce pas là l'essence même de la consolation que d'être de nouveau pris dans sa fragilité et traité avec tendresse ? Cette tendresse commence peut-être là où le pouvoir des mots ne suffit plus.

10 Réjouissez-vous avec Jérusalem, faites d'elle le sujet de votre allégresse, vous tous qui l'aimez ; partagez sa gaieté, vous tous qui menez deuil sur elle,

11 afin que vous soyez allaités et rassasiés par son sein qui console, afin que vous savouriez avec délices la surabondance de sa gloire.

12 Car ainsi parle le SEIGNEUR : Je dirige vers elle la paix comme un fleuve, et la gloire des nations comme un torrent impétueux. Vous serez allaités ; vous serez portés sur la hanche et caressés sur les genoux.

13 Comme un homme que sa mère console, ainsi, moi, je vous consolerai ; vous serez consolés à Jérusalem.

Esaïe 66, 10-13

Béatrice Cléro-Mazire et Jean-Pierre Cléro